

L' Abeille.

8me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

8me Année

VOL. VIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 15 MARS 1860.

No. 23.

FABLE.

L'HOMME ET L'ŒUF.

Au milieu de rians ombrages,
Sur un ruisseau grossi par de récents orages,
Un homme vit flotter un nid abandonné ;
Et dans ce nid s'offrit à son œil étonné
Un œuf frais, coque blanche et fine et délicate,
Ceif digne d'être offert pour le souper d'Hécate.
A cet aspect appétissant,
L'homme sent venir l'œuf, comme on dit, à la
bouche ;
Vite, sur la rive il descend,
Et tend la main vers l'œuf et du doigt il le touche ;
Mais son pied a glissé, voilà l'homme dans l'eau,
Très-profond était le ruisseau ;
Il ne sait pas nager : que faire ?
Appeler au secours !
Mais pas une âme aux alentours :
Jupiter seul peut le tirer d'affaire,
A Jupiter il a recours :
Sauvez-moi, cria-t-il, Jupin, Dieu tutélaire,
J'en fait ven, d'œufs pareils onques ne mangerai ;
Et pour te les offrir je les réserverai :
Le Dieu daigna l'entendre et vint sur sa parole ;
Mais il fit autrement que le maître d'école :
Jupiter avait de l'esprit,
Et, sans discours ni bavardage,
Beau texte cependant et c'est presque dommage,
Il courut droit à l'homme et par la main le prit,
Et le porta sain et sauf au rivage.
Quand le danger fut loin, cet homme réfléchit
Qu'à des privations un vœu sacré l'engage.
Or, il aimait les œufs ; on s'en serait douté ;
Ce mets plus que tout autre était par lui goûté.
Quoi ! ne plus manger d'œufs ! œufs frits, chaude
omelette :
C'était pour un gourmand de quoi perdre la tête ;
Il maigrissait seulement d'y penser,
Et son vœu, comme un trait, venait le transpercer ;
Oh ! que n'eût-il point dit, s'il avait pu connaître
L'art de cuire les œufs, inventé par Vésou ?
L'omelette soufflée était encore à naître :
Il fallait six mille ans pour qu'elle vint au jour ;
Mais tel que l'apprêtait la cuisine païenne,
Ce mets avait bien ses appas ;
Votre homme n'en revenait pas....
Mais voyez donc quelle joie est la sienne !
D'où vient un transport si nouveau ?
Une idée a soudain brillé dans son cerveau :
Il était cru cet œuf trouvé sur la rivièrè ;
Donc, par mon vœu, dit-il, je ne serai réduit
Qu'à supprimer l'œuf cru : je puis manger l'œuf cuit :
J'ai dit : Plus d'œufs pareils ; ainsi, la chose est
claire.
Bonne foi ! vertu rare ! on souffre d'y songer...
Un homme promet tout lorsque le péril presse :
Mais aussitôt qu'a cessé le danger,
Il trouve le moyen d'é luder sa promesse.

Par GILBERT DE SEVERAC,

Elève de seconde au Collège de Sorèze.

Les Superstitions.

L'homme, s'il m'est permis d'emprunter une expression de Bossuet, l'homme traîne, de siècle en siècle, la longue chaîne de ses erreurs. Le christianisme, il est vrai, a éclairé son intelligence et lui a donné plus d'empire sur ses passions, mais comme il n'a pas détruit sa liberté, il lui arrive encore de méconnaître les principes de la foi, et de prendre souvent le faux pour le vrai : rien de plus puéril, de moins fondé, par exemple, que la superstition, et cependant, on la voit lever sa tête altière, parmi les débris dont le paganisme, en s'écroulant, a jonché la terre. Et, chose singulière, elle se présente, sous les mêmes formes, sous les mêmes dehors ridicules, dans tous les temps et dans tous les pays.

Faisons quelques rapprochements.

Les Romains avaient leurs jours fastes et néfastes : ces derniers étaient destinés au repos parce qu'ils étaient sinistres et de mauvais augure : les tribunaux ne pouvaient rendre leurs sentences ; les comices ne devaient pas se réunir ; les particuliers eux-mêmes étaient menacés de quelque malheur s'ils commençaient une entreprise. Comme les pontifes seuls étaient les dépositaires du livre des Fastes, on voit combien il leur était facile d'entraver les desseins des consuls et des tribuns, puisque, sous le prétexte des jours fastes et néfastes, ils pouvaient avancer ou reculer le jugement des affaires les plus importantes.

Les peuples civilisés des temps modernes ont secoué la poussière de cette superstition. Cependant, il est plus d'un esprit faible qui croit encore à la mauvaise influence du *vendredi*. Ecoutez :

Un jour, je partais pour le golfe. — Mon brave, dis-je à un vieux matelot qui rangeait sur le pont quelques cordages éparpillés et qui grommelait entre ses dents, aurons-nous bon vent aujourd'hui ?

— Il me regarda en mâchant sa chique et secoua la tête : Bon vent ? Hum ! la brise a fratchi : mais ça ne durera pas longtemps !

— Comment ! vous croyez . . .

— Voyez-vous, il ne faut pas tenter le sort.

— Le sort ? Je ne vous comprends pas. — Eh ! oui, n'est-ce pas aujourd'hui *vendredi* ?

— Vous n'avez donc pas confiance en ce jour-là ?

— Monsieur l'écolier, me dit-il avec une gravité comique, que je vous conte une toute petite histoire : Certain armateur fit construire un joli navire ; c'était un brick comme on en voit peu, fin voilier et solide à la mer. Or, pour se moquer du *vendredi*, il le fit mettre en chantier un *vendredi*, le lança un *vendredi*, et un *vendredi* fit appareiller pour Terre-Neuve. Or, il arriva . . .

— Eh bien ?

— Il arriva qu'un *vendredi* aussi ce beau brick fit naufrage, et qu'un seul homme put se sauver.

Je fus presque tenté de sourire ; mais le vieux marin avait une mine qui me fit peur, et je pus me contenir. Le brave homme, il n'avait pas fait sa logique et il lui aurait été difficile de répondre à ce sophisme : *post hoc, ergo propter hoc*.

Les songes, quelle source abondante de superstitions ! Après que Dieu eut cessé de s'en servir comme d'un moyen d'avertissement, les hommes n'en continuèrent pas moins d'y ajouter foi. Les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide renferment un grand nombre de songes : les poètes, sans doute, s'en servaient pour arriver à l'effet théâtral, mais ils sacrifiaient en même temps à une croyance générale.

Nos sauvages eux-mêmes, nous dit le P. Paul le Jeune, avaient une grande croyance à leurs songes, s'imaginant que ce qu'ils ont vu en dormant doit arriver, et qu'ils doivent exécuter ce qu'ils ont rêvé : ce qui est un grand malheur, car si un Sauvage songe qu'il mourra s'il ne me tue, il me mettra à mort à la première rencontre à l'escart. Nos Sauvages me demandoient quasi tous les matins : N'as-tu point vu de Castors ou d'Orignac en dormant ? et comme ils voyoient que je me moquois des songes, ils s'estoïnoient et me demandoient : A quoy crois-tu donc, si tu ne crois à tes songes ?

Maintenant, on ne se demande plus,